



HAL
open science

Des odeurs et des ombres. Bouquets de la mémoire dans 'Le Tramway' de Claude Simon

Anne-Lise Blanc

► **To cite this version:**

Anne-Lise Blanc. Des odeurs et des ombres. Bouquets de la mémoire dans 'Le Tramway' de Claude Simon. *Réflexion(s)*, 2016, Odeurs et Parfums. hal-04090702

HAL Id: hal-04090702

<https://hal.science/hal-04090702>

Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer cet article : Anne-Lise BLANC, «Des odeurs et des ombres. Bouquets de la mémoire dans *Le Tramway* de Claude Simon », *Réflexion(s)*, mai 2016 (<http://reflexions.univ-perp.fr/>).

Des odeurs et des ombres. Bouquets de la mémoire dans *Le Tramway*¹ de Claude Simon.



Copyright Anne-Lise Blanc

N. B. Cet article est la version, écrite de ma contribution orale à la Journée « Odeurs et parfums » organisée par le département de Lettres de l'UPVD en mars 2016. J'ai délibérément gardé, dans sa forme, la brièveté et la simplicité de présentation que me dictait l'esprit de cette journée d'étude destinée à un public large.

C'est évidemment dans le sillage de Jean-Yves Laurichesse, de sa mémorable *Bataille des odeurs*² livrée il y a plus de quinze ans maintenant et qui portait sur l'espace olfactif des romans de Claude Simon que je me propose d'aller aujourd'hui. En 1998 Claude Simon n'avait pas écrit son dernier mot et préparait déjà (les manuscrits autographes de ce roman en font foi) le dernier ouvrage qu'il a publié de son vivant, *Le Tramway*. Chronologie oblige, Jean-Yves Laurichesse ne pouvait pas en explorer l'espace olfactif. J'arrive un peu après pour sauter dans *Le Tramway*, y trouver quelques effluves (j'apprendrai peut-être au passage à certains que ce mot d'effluve – que Simon lui-même qualifie parfois de marine – est, jusqu'à nouvel ordre, un substantif masculin et je proposerai de l'entendre dans son sens concret d'émanation d'odeur mais également dans son sens figuré, qui lui est en fait consubstantiel, d'influence. Je me propose aussi surtout de sentir à mon tour et de vous faire sentir que cette histoire d'odeur c'est aussi et peut-être avant tout, dans ce texte crépusculaire du moins, une question de temps.

¹ Claude Simon, *Le Tramway*, Minit, 2001. Toutes les citations du *Tramway* dans cet article sont suivies d'un nombre entre parenthèse qui indique le numéro de page où retrouver la citation dans cette édition.

² Jean-Yves Laurichesse, *La Bataille des odeurs. L'espace olfactif des romans de Claude Simon*, Paris/ Montréal, l'Harmattan, 1998.

C'est en lisant Marcel Proust qui fournit d'ailleurs à l'auteur l'un des exergues du *Tramway* que l'on peut comprendre le goût particulier que Claude Simon pouvait avoir pour les odeurs :

« Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir »³.

A la fin de ce siècle (le XX^e) que Claude Simon a traversé presque de part en part (il est né en 1913) l'auteur n'ignore pas qu'il est parvenu à l'orée de sa vie. Et même, il est conscient, en écrivant ce texte de mettre un terme à peu près définitif à son œuvre. Son désir d'explorer le monde et les souvenirs qu'il garde de son existence, loin d'être amoindri par l'affaiblissement du corps et l'essoufflement de ses facultés, en est encore accru par un vif sentiment d'urgence qu'inspire l'idée continûment présente chez lui de la disparition. Une mélancolie qui n'est ni noire ni douce mais une mélancolie positive, ardente et âpre. Non cette « mélancolie des fins d'été » que l'auteur éprouvait, enfant, au « moment [de] regagner pour neuf mois cet internat parisien dont la discipline à la fois conventuelle et militaire contrastait du tout au tout avec le mode de vie qu'[il] avait connu jusque-là et qui, peu à peu, [lui] parut [...] reculer dans un passé (ou un espace) lointain avec lequel [il] perdait lentement contact [...] » (131). Pas davantage cet « état second » ressenti, à l'âge adulte, dans les rares moments de trêve laissés par la guerre où « la résignation, le sentiment de défaite, du dérisoire, [...] rendaient plus poignante encore la mélancolie qu'exhalait l'indifférente paix végétale et printanière de cette nature terriblement immobile, désertée »⁴. Mais une disposition « active, désirante », un « furieux désir de vivre »⁵ attisé par le fort pressentiment d'une mort imminente. Une mélancolie qui postule la vie, aiguise les sens. Celle-là même qui porte le désir de « ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit »⁶ qui légitime sans doute, pour une grande part, la « recherche du temps perdu » de Marcel Proust. (Je rappelle que c'est au moment où le narrateur de *Combray* cherche à comprendre ce que lui évoque le goût d'un morceau de madeleine amolli dans du thé qu'il formule ce désir éveillé par une saveur qui délivre et contient un passé encore enfoui).

De même que dans *Combray* qui ouvre la *Recherche*, dans *Le Tramway*, qui ferme l'œuvre de Claude Simon, l'enfance est évoquée avec son cortège d'images et de sensations. Elle fait l'objet de l'une des lignes narratives du roman, et comme « les rails couverts de rouille » du tramway, côté plage, se perdent « sous une couche de sable » (40), cette ligne de l'enfance se trouve recouverte, à la fin du roman, « sous une impalpable couche de cendres, l'impalpable et protecteur brouillard de la mémoire » (141). Un « uniforme linceul » : non pas tellement un tissu des jours fait de réminiscences et tramé par les événements distincts de l'existence, mais une sorte de feutre où les matières et les sensations, les souvenirs et leurs ombres portées sont

³ Marcel Proust, *A la Recherche du temps perdu, Du Côté de chez Swann*, Première partie « Combray », Garnier Flammarion, 1987 [première publication, Grasset, 1913], p. 46.

⁴ Claude Simon, *Album d'un amateur*, Éditions Rommerskirchen, 1988, p. 27.

⁵ Cécile Yapaudjian-Labat, Article « Mélancolie » dans le *Dictionnaire Claude Simon*, dir. Michel Bertrand, Champion, 2013, p. 678-679.

⁶ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 45.

inextricablement mêlées, partiellement indistinctes, un peu estompées dans leur contour ou leur intensité ; une sorte d'étouffoir qui tout en recueillant réserve et auquel on pourrait bien apparenter l'ensemble du texte simonien.



Copyright Gérard Blanc

Ce texte éveille, en bouffées inégales, un monde d'autant plus éloigné qu'enfant déjà l'auteur en était fréquemment tenu à l'écart : il ne pouvait souvent que l'entrevoir ou le subodorer mais de façon mal assurée. A l'incertitude presque constante de ses sensations et de ses perceptions d'origine, il faut ajouter les deuils précoces de l'enfant (qui n'a pas un an quand son père meurt et qui perd sa mère dix ans après) et le choc terrible de la guerre : traumatismes qui n'ont pas manqué d'opacifier les souvenirs, pas plus que l'oubli de les effiloche. La quête de Claude Simon est donc bien une quête d'ombres, de fantômes du passé qui logent dans les plis obscurs de son âme et qui ne peuvent, imprévisibles et éphémères, que ressurgir sous les décombres de l'existence et sous l'effet d'une exploration à tâtons : une exploration guidée par le réveil des sens que rend possible le sortilège des mots.

Parmi ces sens on ne s'étonnera guère que Simon retienne en particulier celui de l'odorat : après vous avoir présenté un petit florilège des odeurs du tramway, je vais tâcher de vous expliquer pourquoi.

Petit bouquet d'odeurs

Parmi les sensations ressurgies de l'enfance, le narrateur du *Tramway* rappelle quelques odeurs :

« l'aigre et fade odeur d'acétylène et de pâte à berlingots qui stagnait entre les baraques de la foire installée chaque automne sous les platanes » (33-34)

« [les] multiples et lourdes senteurs de la terre que toute la journée avait chauffée le brûlant soleil d'août (senteurs de foin coupés, d'animaux, de fumées) » (57)

« l'âcre senteur » d'« un de ces cônes dits, je crois, d'eucalyptus » que sa tante faisait « brûler dans une soucoupe » au moment du coucher et « où se mêlaient comme une odeur de foin coupés et d'encens » [qui] « persistait un moment, luttant contre l'écœurante odeur de cire fondue laissée par la bougie éteinte » (106)

« les senteurs des pins et des figuiers mêlées à quoi s'ajoutait, à l'époque des vendanges, celle, épaisse et un peu gluante, du moût en fermentation qui imprégnait l'air immobile et tiède de l'été moribond » (108)

« le résineux parfum des pins » qui, le tramway passé, « se referm[e] » sur le « somnolent silence du jardin » (121)

l'odeur de l'obscur « vestibule de l'aile gauche » du mas familial dont les murs humides avaient été tendus de toile où « semblait toujours suspendue, mêlée à la permanente senteur de moisi, un peu de cette indéfinissable odeur de sueur et de fatigue qu'exhalaien[t] les corps des cinq ou six hommes qui, à la fin de chaque semaine, le soir, s'y tenaient en silence, fantomatiques, attendant la paie que leur comptait le mari de ma tante dans ce bureau ouvrant sur le vestibule, bureau lui-même encore obscurci par le feuillage qu'un grenadier déployait au-dehors tout contre la fenêtre et où, à l'époque des vendanges, stagnait cette odeur très particulière des moûts dont il surveillait la fermentation, distillés dans le classique Dujardin-Salleron dont les deux bouilloires de cuivre rouge luisaient dans l'ombre sur un coin de son bureau encombré de papiers : odeurs — ou parfums — mêlés [...] (130- 131)

« le parfum lourd et entêtant des fleurs et la fade odeur de la cire fondue » (139) qui cerne le cercueil maternel refermé avant l'arrivée du fils

« l'odorant et lourd parfum des larges feuilles » des figuiers jonchant « les touffes d'herbe encore vertes du pré roussi par l'été » parmi « lesquelles le narrateur, enfant cherchait à ramasser les « figues trop mûres » [...] « tombées de l'arbre » (140)

Hormis l'étroite et étouffante puanteur du vestibule d'une baraque de prisonniers refermée la nuit par les gardiens et où chaque soir se tenaient cinq ou six ombres aux vêtements [...] élimés et souillés, dans les effroyables émanations des latrines d'urgence » (17) : pénible souvenir de guerre auquel le narrateur rattache celui de la cabine du wattman où enfant il aimait être admis, au milieu des fumeurs, et à la « maisonnette en ciment » (18) qui tenait lieu, en ville, de terminus au tramway et de « chalet de nécessité » (18) au wattman et au receveur, toutes les odeurs évoquées dans ce roman renvoient au monde de l'enfance.

Propriétés des odeurs

Je vais tâcher d'évoquer maintenant les propriétés des odeurs dans ce roman en particulier et chez Simon en général.

1) Si les odeurs sont à la fois si présentes chez Simon et si liées à l'enfance c'est parce que l'odorat est sans doute le plus primitif des sens, il est donc aussi évidemment le plus persistant et le moins conceptuel. Il est ainsi, avec le goût (avec lequel il se confond souvent du reste, dans le texte de Claude Simon en particulier), tout à la fois celui des sens qui est le plus lié à la matière du monde et le plus susceptible de mystère : on ne sait pas toujours d'où provient une odeur. Chez Claude Simon, c'est souvent vrai. L'odeur porte donc souvent au moins avec

elle la question de l'origine, mais aussi celle de l'écart : de même qu'on peut se poser infiniment la question du rapport entre les mots et les choses qu'ils sont censés désigner, de même on peut s'interroger inlassablement sur le rapport entre une odeur et ce dont elle émane, qui ne coïncide pas nécessairement, avec ce qu'elle nous évoque.

2) Chez Claude Simon les odeurs sont non seulement très présentes, elles sont surtout obsédantes. Il y a des réseaux, presque pourrait-on dire de rhizomes d'odeurs. Un rhizome c'est une tige souterraine vivace qui émet des racines adventives, reste légèrement enfouie dans le sol dans lequel elle pousse horizontalement et affleure ponctuellement à la surface. Chez Simon les odeurs passent d'un texte à l'autre et lorsqu'on lit le *Tramway*, pour peu que l'on ait lu le reste de son œuvre on reconnaît les odeurs qui déjà dans *L'Herbe*, dans *Histoire*, *Les Géorgiques* ou *L'Acacia* hantaient le narrateur ou l'un des personnages. Les odeurs de la foire, celle des soirées d'été, celles du jardin méditerranéen, celles des vendanges, celles de l'obscur bureau de l'oncle, celle enfin de la chambre mortuaire de la mère du narrateur sont autant pour nous des réminiscences de lectures (qui s'accordent d'ailleurs parfois avec celles de notre propre existence) que pour le narrateur des souvenirs d'odeurs « très particulières » (131) de son enfance.

3) L'odeur est chez Simon rarement singulière mais plutôt composite et semblable en cela au souvenir. De fait, chez Claude Simon, l'odeur est constamment hybride et souvent donc aussi ambivalente, elle inspire fréquemment un sentiment mêlé de bonheur et d'inquiétude. C'est qu'elle est d'une nature paradoxale : elle est à la fois impalpable, invisible, subtile et impérieuse, tenace même. Il est presque impossible de s'en détourner et même de s'en défaire. Si elle peut s'altérer, puisqu'elle provient souvent d'une substance de nature organique et qui se décompose, elle n'en reste pas moins à peu près indélébile, comme l'encre. Tout à la fois persistante et mobile, coriace et volatile, elle est en même temps vivace et impérissable.

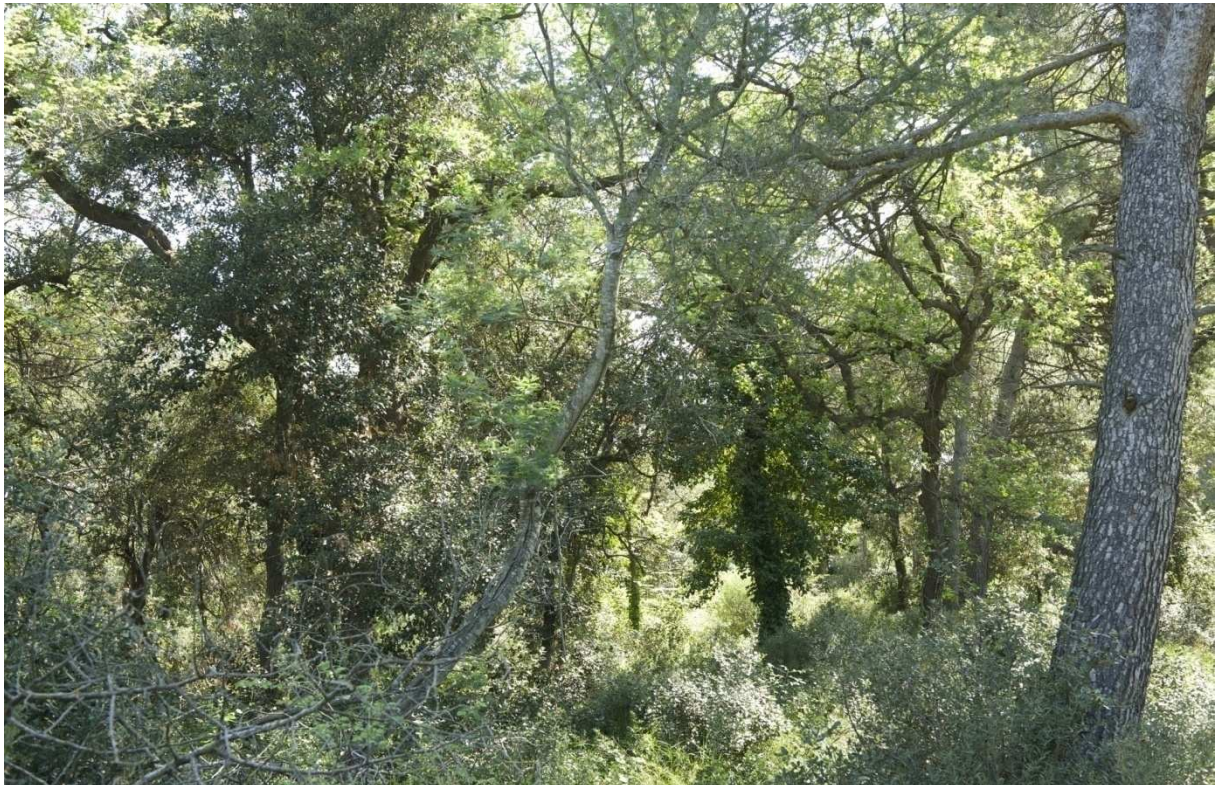
4) Mais elle est également insaisissable : physiquement, on ne peut la capter que dans l'instant : ici et maintenant ; verbalement elle est souvent indéfinissable évoquée donc par touches, par bouffées ou par bouquets, elle conduit en outre à des approximations, des recours aux images : « comme une odeur de foins coupés et d'encens ». Et, de même qu'elle est mélangée (« odeur d'acétylène et de pâte à berlingots », « de sueur et de fatigue », « de foins coupés, d'animaux, de fumées », « le parfum des fleurs et l'odeur de la cire fondue », « des pins et des figuiers »), elle appelle des qualificatifs multiples, souvent doubles (parfum « lourd et entêtant », odeur « aigre et fade », senteur « épaisse et gluante » ou encore « odorant et lourd » parfum) des qualificatifs dont les valeurs restent d'ailleurs parfois indéfinissables : l'acception de l'adjectif « lourd » peut ainsi tantôt faire apparaître l'odeur évoquée comme pénible et tantôt comme rassurante, incommode ou voluptueuse. Ainsi les odeurs produisent-elles chez le narrateur des sensations complexes dont vous noterez ici la forte matérialité : il est autant question de goût et de toucher que d'odorat à proprement parler.

5) C'est aussi et enfin que les odeurs sont non pas polymorphes – puisque par nature elles restent sans forme – mais au moins plurivoques. Volatiles, elles sont mobiles et insaisissables et en cela particulièrement propices à l'expression de l'absence, elles sont disponibles pour évoquer par leur biais ce qui dans la vie du narrateur reste à jamais inaccessible ou

partiellement inexplicable : les secrets de la sublimation, les processus de décomposition, l'inavouable désir de plaisirs interdits, la disparition de sa mère...

Traîner « (...)ils n'avaient dans leurs poches qu'un peu de menue monnaie) dans l'aigre et fade odeur d'acétylène et de pâte à berlingots qui stagnait entre les baraques de la foire » (33-34), « rester » (12) dans la cabine du Wattman aux odeurs de tabac, sentir « se refermer le résineux parfum des pins » (121), c'est à la fois, pour l'enfant, une manière d'embaumer son chagrin de voir sa mère s'éteindre et, pour le narrateur, par ces odorants rappels, de distiller le souvenir douloureux dans d'intenses senteurs qui tout à la fois couvrent sa peine et, indirectement, l'expriment. Disperser aussi l'idée de la mort que représente à jamais « l'écœurante odeur de cire fondue laissée par la bougie éteinte » (106).

« Mais on avait refermé le cercueil avant mon arrivée. Restait le parfum lourd et entêtant des fleurs et la fade odeur de la cire fondue qui glissait lentement le long des cierges » (139). Telle serait la dernière évocation olfactive du *Tramway*, venue remplacer l'image manquante de la dépouille de la mère si l'auteur ne nous avait pas finalement conduit, au dernier paragraphe, « dans l'odorant et lourd parfum des larges feuilles » (140) du jardin de son enfance mais aussi de son livre.



Copyright Gérard Blanc

Pour conclure

Je lirai l'un des deux exergues choisis par Simon pour le *Tramway*, un bout de phrase emprunté à Joseph Conrad et qui renvoie au point de vue de Marlowe, un personnage de conteur de *Dans le cœur des ténèbres* : « ... pour lui, le sens d'un épisode ne se trouve pas à l'intérieur, comme d'une noix, mais à l'extérieur, et enveloppe le conte qui l'a suscité, comme une lumière suscite une vapeur... ».

Si l'odeur intéresse à ce point le récit simonien c'est parce qu'impondérable, comme une lumière, elle peut tour à tour ou simultanément s'étendre, s'infiltrer, nimer, couvrir ou dévoiler. Flottante, elle a parfois le don de révéler, comme peut le faire une lumière rasante, l'épaisseur feutrée du réel. Dynamique et sans limites ni dans l'espace ni dans le temps, elle est dotée d'un fort pouvoir de liaison. Les propriétés plastiques de ses émanations que la poussière du temps ne peut pas étouffer l'apparentent ainsi et à plus d'un titre, au langage. Sublimes, au sens kantien du terme, les odeurs, pour Claude Simon, pourraient bien contenir (écho lointain, reflet, illusion et mémoire) l'essence de ce qui fait écrire.



Copyright Gérard Blanc



Copyright Gérard Blanc

Anne-Lise BLANC
 Enseignante de Littérature française du XX^e et XXI^e siècles
 Chercheur au Laboratoire CRESEM
 Université de Perpignan-*Via Domitia*